

# Chapitre XI

## Les relations culturelles : politique d'État et réception de la culture allemande

### 1. *Le développement de la politique culturelle allemande*

« Wir können und müssen dieses durch den türkisch-arabischen Trennungsstrich dem speziell unserem Einfluss offen stehenden Osten zugefallene Land der französisch-romanischen Kultur streitig machen und uns darin auch kulturell unseren Platz erobern<sup>1</sup> ».

Au regard de l'importance politique et du potentiel économique que représente la Turquie, les autorités allemandes comptent sur le développement d'une influence culturelle. Sur ce point, la situation est assez identique à celle d'avant la guerre, et l'influence française sert à nouveau de référence. Il faut dire que les relations culturelles entre la France et la Turquie continuent à occuper une place de choix : la langue française reste largement dominante et la France a pour elle quelques turcologues particulièrement bien formés qui souvent conseillent le Quai d'Orsay<sup>2</sup>. En 1926, les deux pays signent un accord culturel, à la suite duquel des professeurs français sont envoyés dans les facultés de sciences. Surtout, les intellectuels continuent à lire en priorité les ouvrages scientifiques français et la littérature française en général.

La concurrence reste donc rude pour Nadolny qui, comme ses prédécesseurs, croit fortement au principe selon lequel « le commerce suit la langue ». À ce titre, son attention se dirige en priorité vers la presse, l'enseignement de l'allemand et la diffusion de la culture allemande au sein de l'université. À ses yeux, toute manifestation constitue l'occasion d'affirmer la qualité de la culture allemande et il n'hésite pas à désigner la musique elle-même comme « un bon moyen de propagande<sup>3</sup> ».

Pour autant, les autorités allemandes doivent compter avec la méfiance des kémalistes. Par ailleurs, malgré les efforts de Nadolny, les liens culturels, en réalité, se situent à un autre niveau et obéissent à d'autres critères que ceux qu'il est en mesure de prendre en considération.

---

<sup>1</sup> AA, Politische und kulturelle Propaganda, Februar 1924-November 1935, R 78578, Nadolny au ministère des Affaires étrangères, 28.01.1928 (« Nous pouvons et devons concurrencer la culture franco-latine dans ce pays qui, distinct du monde arabe, est exposé à l'influence que nous exerçons à l'est, et donc y conquérir aussi notre place dans le domaine culturel »).

<sup>2</sup> Voir en particulier Bazin, Louis, « Atatürk et la turcologie française ». In : Dumont, Paul ; Bacqué-Grammont, Jean-Louis, *La Turquie et la France*, op. cit., pp. 17 – 26.

<sup>3</sup> AA, Politische und kulturelle Propaganda, Februar 1924-November 1935, R 78578, Nadolny au Ministère des Affaires étrangères, 28.01.1928

*La presse*

Le domaine de la presse, comme nous l'avons vu, a joué un rôle important dans la politique culturelle de l'Allemagne avant la guerre. Nadolny, à peine installé à l'ambassade, envisage la création d'un journal allemand, qui, ainsi qu'il l'explique à la *Wilhelmstrasse*, « servirait d'un côté la propagande économique et culturelle, et qui d'un autre côté représenterait une source d'informations pour les Allemands de Constantinople et de toute la Turquie<sup>4</sup> ». Si le ministère des Affaires étrangères donne son plein accord à ce projet, il précise toutefois qu'il ne dispose pas de moyens suffisants pour le financer. Nadolny s'adresse alors aux milieux industriels allemands ayant des intérêts en Turquie en soulignant le fait qu'au-delà de l'utilité d'une telle démarche pour les Allemands de Turquie et le développement de la langue allemande, le journal « servira essentiellement les intérêts économiques en Turquie ». Devant le peu de réaction des milieux visés, l'ambassadeur réadresse une demande à la *Wilhelmstrasse*, qui finalement accepte de financer le salaire du rédacteur en chef et d'assumer une garantie de perte pour deux ans. Nadolny parviendra par la suite à intéresser certains industriels allemands au *Türkische Post*, de façon cependant limitée<sup>5</sup>.

Si les buts de Nadolny et de ses collaborateurs rappellent ceux d'avant-guerre, la situation est cependant fortement différente, notamment parce que les grands industriels ne suivent plus systématiquement les initiatives « culturelles » officielles. L'ambassadeur se trouve alors obligé de faire appel plusieurs fois à son ministère pour remédier au problème financier. Par ailleurs, les objectifs du *Türkische Post*, qui sont, au début du moins, de servir les intérêts économiques de l'Allemagne non seulement en Turquie, mais aussi au-delà<sup>6</sup>, s'avèrent assez vite irréalistes.

Dans l'ensemble, les numéros contiennent, outre des informations économiques ponctuelles, une chronique de faits divers et des informations pratiques, des articles sur les changements en Turquie et sur le comportement des puissances de l'Entente à son égard, qui soulignent chaque fois l'impérialisme de ces dernières et le sort commun de l'Allemagne et de la Turquie<sup>7</sup>. Comme il l'avait annoncé dans son programme, le *Türkische Post* ne s'aventure pas à juger la politique de la Turquie. Il ne fait par exemple presque aucun commentaire sur le procès des Jeunes Turcs de 1926. Par ailleurs, le but annoncé dans le premier numéro, à savoir l'approfondissement des liens avec l'ensemble de la région, sera abandonné très rapidement.

Dans les faits, il apparaît assez rapidement que le *Türkische Post* ne constitue pas une mesure suffisante. En tous les cas, aucun des journaux turcs que nous avons

<sup>4</sup> Cité par Dahlhaus, Friedrich, *Möglichkeiten und Grenzen auswärtiger Kultur- und Pressepolitik*, op. cit., pp. 255-256.

<sup>5</sup> Nadolny, Rudolf, *Mein Beitrag. Erinnerungen eines Botschafters*, op. cit.

<sup>6</sup> *Die Türkische Post, Tageszeitung für den Nahen Osten*, Probenummer 1, 17.05.1926.

<sup>7</sup> Nous avons consulté les années 1926 et 1927 au *Deutsches Archäologisches Institut* d'Istanbul.

consultés ne s'y réfère, à l'inverse de l'*Osmanischer Lloyd* durant la période jeune-turque. Exercer une influence directe sur la presse turque reste donc le moyen le plus sûr pour développer une représentation positive de l'Allemagne, d'autant que les kémalistes suivent en détail les publications allemandes sur la Turquie et n'hésitent pas à protester chaque fois qu'un article négatif est publié. C'est d'ailleurs dans cette perspective que les correspondants permanents des grands journaux allemands à Istanbul décident d'organiser un banquet en mars 1927, auquel ils invitent des journalistes connus – en particulier Mahmud [Soydan] et Yunus Nadi – et des personnalités politiques, comme le préfet de la ville. Le conseiller de l'ambassade Moltke, qui assiste à ce dîner, rapporte ainsi :

« Comme la presse turque reprend souvent des articles hostiles de quelques petits journaux allemands et en font la critique, il était nécessaire de montrer que les grands journaux allemands qui ont ici des représentants permanents sont pro-turcs (...). Le banquet a eu un effet positif en ce que les Turcs ont dû reconnaître que la presse allemande suivait avec grand intérêt les événements en Turquie et qu'aucun pays européen n'entretenait autant de correspondants permanents en Turquie que l'Allemagne<sup>8</sup>. »

L'événement fait l'objet d'un article dans le *Servet-i Fünun*<sup>9</sup>, dans lequel Ahmed İhsan revient d'abord sur la visite par des journalistes allemands du front de Çanakkale en 1917, à l'issue de laquelle Enver avait invité les journalistes à Istanbul à un banquet dont la richesse, précise Ahmed İhsan, au lieu de provoquer l'admiration hôtes allemands, les avait choqués. Cette fois, dix journalistes allemands sont venus, au même hôtel que dix ans auparavant, observer la révolution turque. Durant le banquet, le doyen des journalistes allemands von Mach et celui des journalistes turcs Ahmed İhsan tiennent chacun un discours, relatés par ce dernier. Le premier à parler est von Mach, qui insiste sur l'importance du métier de journaliste, et sur le rôle de la presse, qui est d'être un intermédiaire entre les nations. En ce sens, il présente les journalistes allemands, représentants de la nation allemande, comme étant désireux de travailler au renforcement des liens entre les deux nations. Il rappelle également combien les sentiments de la nation allemande pour la nation turque et pour Mustafa Kemal sont chaleureux, et avec quelle joie les Allemands ont suivi les victoires et les grands succès politiques des kémalistes.

« De la même manière, poursuit-il, nous observons avec un intérêt amical le combat que vous menez contre les éléments qui veulent retarder le développement de la nouvelle Turquie. Comprendre à ce propos les succès et les difficultés, les expliquer à nos lecteurs allemands, faire partager à la presse les soucis des Turcs en apportant des éclairages sur le progrès en Orient... Voilà en quoi consiste notre fonction. »

Le journaliste ajoute toutefois : « Notre devoir est aussi d'apporter des critiques sérieuses et amicales. Nous demandons que l'on ne nous fasse pas de difficultés,

<sup>8</sup> AA, Pressewesen Türkei, 1926 – 1936, R 78558.

<sup>9</sup> *Servet-i Fünun*, 17.03.1927.

mais au contraire des facilités. » Sans s'attarder sur ce point, le journaliste continue son discours en assurant son auditoire du fait que la nation allemande est prête à soutenir les efforts entrepris par les kémalistes, et que tous les partis politiques en Allemagne désirent « la victoire de la jeune Turquie sur les ennemis intérieurs et extérieurs ». Dans cette perspective, conclut-il, « la nation allemande ne permettra pas une initiative dirigée contre la Turquie ».

En réponse à ce discours centré sur les relations entre les deux pays, le discours d'Ahmed İhsan est limité à la Turquie :

« Vous êtes venus ici pour voir de près la libération turque, la grande révolution turque... Voyez, approchez-vous, analysez et vous comprendrez que le grand Gazi, dont vous avez évoqué le nom avec respect auparavant, a sauvé les Turcs de la chute grâce au combat national, tout comme, en tant que guide de la grande révolution, il sauve les Turcs du Moyen Âge et c'est pour cela que, libre de tout sentiment de soumission ou d'intérêt, je dis qu'en quarante ans de journalisme, les deux dernières années, durant lesquelles j'ai vu la confirmation de toutes les nouveautés que j'avais toujours imaginées, ont été les plus heureuses ».

Pour s'assurer une influence sur la presse, la *Wilhelmstrasse*, à cette date, soutient sans doute certains journaux turcs. Nous savons que l'ambassade allemande transmet des articles au *Servet-i Fînnun*, en échange certainement d'une aide matérielle. En septembre 1929, un rapport de Berlin note par ailleurs la présence dans la capitale de Yunus Nadi, qualifié de « très pro-allemand », précisant qu'il aurait l'intention lors de son séjour en Allemagne d'obtenir une participation du capital allemand à son édition et qu'il veut également mener des négociations avec le fabricant d'imprimeries de Frankenthal<sup>10</sup>. Ce point mériterait d'être approfondi car il pose la question de l'influence étrangère exercée sur la presse turque, à un moment justement où les kémalistes cherchent pourtant à s'affranchir du poids des « puissances ».

### *Les institutions scolaires et universitaires*

Comme avant la guerre, la prédominance de l'influence culturelle française en Turquie continue de soucier fortement les autorités allemandes. Quelques mois après la reprise des relations officielles avec la Turquie, en novembre 1924, Nadolny rapporte ainsi à son ministère que le professeur de sociologie à la Sorbonne Célestin Bouglé a tenu huit conférences à l'Université d'Istanbul, qui, selon ses termes, constituent « une publicité pour la science française ». Ce professeur, souligne-t-il, a été reçu par Herriot avant de quitter Paris, et a été accueilli par l'ambassadeur français à Istanbul. Selon Nadolny, « de manière tout à fait élégante », Bouglé, se référant à Saint-Simon, Proudhon ou encore Jaurès, a défendu la thèse « selon laquelle la France, dans la lutte intellectuelle qu'elle mène, ne combat pas seulement

<sup>10</sup> AA, Politische Beziehungen der Türkei zu Deutschland, Juli 1928 – Juni 1933, R 78487.

pour elle-même, mais pour toute l'humanité ». L'ambassadeur allemand se montre particulièrement irrité par le fait que le sociologue ait ce faisant « donné l'apparence de louer la science allemande tout en insérant ici et là des attaques déguisées contre elle et contre la mentalité allemande en général ». Nadolny ajoute que lors d'un autre exposé tenu devant l'Union française, il a « essayé de prouver que la France était à l'origine de l'idée de la Société des Nations et que le peuple français était fondamentalement pacifique et anti-impérialiste<sup>11</sup> ». Pour l'ambassadeur allemand, il s'agit donc là d'une « incessante pénétration culturelle » qu'il faut absolument combattre.

À ce titre, il appartient à l'Allemagne de gagner une influence dans le domaine scolaire et universitaire en se concentrant sur le développement de la langue allemande, la formation d'étudiants turcs en Allemagne et l'université. Pour autant, les autorités allemandes savent que le domaine scolaire est un point sensible pour les kémalistes et observent avec attention les tensions entre les gouvernements français et turc à propos des écoles confessionnelles. Reprenant une idée développée dès avant la guerre, Nadolny estime donc que l'apprentissage de la langue allemande ne sera désormais possible que dans les écoles turques, les écoles allemandes n'étant que pour les écoliers de nationalité allemande :

« La politique scolaire turque tend clairement à limiter de plus en plus les écoles étrangères. Je me permets de rappeler le projet de loi qui veut interdire aux Turcs de fréquenter les écoles étrangères jusqu'à la fin de l'âge obligatoire de scolarité. Il s'agira ainsi d'empêcher, avec le temps, la propagande scolaire directe telle que les Français la pratiquent avec leurs 33 écoles à Constantinople. Ce qui veut dire que le développement de la connaissance des différentes langues étrangères dépendra moins dans l'avenir du nombre d'écoles étrangères enseignant dans ces langues que de l'espace que chacune de ces langues pourra conquérir dans le programme d'enseignement des écoles turques. Même si les Français entrent dans cette nouvelle concurrence avec un avantage dû à leur propagande éducative pratiquée depuis deux générations et ainsi à l'habitude que l'on s'est faite de leur langue, on peut cependant dire que les conditions générales actuelles sont plutôt à notre avantage, et cet avantage se laissera d'autant mieux exploiter que nous saurons le reconnaître et miser sur lui<sup>12</sup>. »

Quelques mois plus tard, il précise : « Vu l'état d'esprit nationaliste du Gouvernement turc, il apparaît exclu que des écoles allemandes de propagande puissent comme avant servir à l'enracinement de la langue allemande. Au contraire, les écoles allemandes en Turquie ne seront plus dans l'avenir que mises à la disposition des besoins allemands ». Il propose donc d'engager des enseignants allemands dans les grandes villes de Turquie qui donneraient des cours privés et essaieraient de donner des cours d'allemand dans les écoles turques, ainsi que des cours du soir. Les villes prévues sont Izmir, Samsun, Adana et Ankara<sup>13</sup>. À Istan-

<sup>11</sup> AA, Politische und kulturelle Propaganda, Februar 1924-November 1935, R 78578, Nadolny au ministère des Affaires étrangères, 23.11.1924.

<sup>12</sup> *Ibid.*, 26.02.1925.

<sup>13</sup> *Ibid.*, 23.09.1926.

bul, des cours sont dispensés au Foyer Turc (*Türk Ocağı*), au St. Georg Kolleg, à l'école St. Benoît, et à l'Association des anciens étudiants turcs en Allemagne<sup>14</sup>.

L'université représente également un moyen privilégié de développer une influence culturelle. Pour concurrencer l'influence française, Nadolny met en évidence la nécessité de mettre en place un lectorat. Il souligne que l'ambassade, ainsi que des professeurs allemands, ont réussi à établir des contacts proches avec plusieurs personnalités enseignant à l'université, qu'il ne nomme malheureusement pas. Il propose également d'offrir des ouvrages de médecine à la faculté de médecine et d'envoyer des médecins turcs ou des étudiants à l'Institut de médecine tropicale de Hambourg.

### *La turcologie*

Nadolny suit également de près le développement de la turcologie en Turquie. Sur ce point, il rapporte en septembre 1925 le souhait de Hamdullah Suphi, alors ministre de l'Éducation, de se procurer les ouvrages allemands parus dans ce domaine et précise que ce dernier a en particulier « évoqué un ouvrage sur le Turkestan chinois de von Kock<sup>15</sup> ». Nadolny poursuit : « Le ministre a certes employé le terme 'acheter', mais j'aimerais conseiller que ces livres soient offerts. Comme cette conversation le montre, l'intérêt pour la recherche en turcologie est ici très soutenu, et comme nous pouvons offrir beaucoup dans ce domaine aux Turcs, il faudrait profiter sans délai de l'occasion qui se présente pour mener une collaboration scientifique silencieuse (*eine stille, wissenschaftliche Arbeit herbeiführen*)<sup>16</sup> ».

Mais en réalité, le sujet échappe à l'ambassadeur, qui le connaît mal : les liens qui se créent entre la turcologie allemande et turque sont le fait de rencontres sur lesquelles l'ambassadeur n'a aucun contrôle. L'Autrichien Paul Wittek ainsi que les Allemands Theodor Menzel et Wilhelm Bang-Kaup ont participé au Congrès de Bakou sur la langue turque en février – mars 1926, qui a certainement été l'occasion d'approfondir les relations avec le représentant turc Köprülüzade Mehmed Fuad. Celui-ci estime d'ailleurs dans un article de la revue *Hayat* en 1927 que la turcologie est plus développée en Allemagne qu'ailleurs<sup>17</sup>. Lors de la mort de von Le Coq, Hamdullah Suphi tient un discours aux Foyers turcs saluant les travaux du scientifique, tandis que Köprülüzade et Hamit Zübeyr, qui a suivi les cours de Bang-Kaup en 1924, publie des articles en sa mémoire<sup>18</sup>. D'après les revues que nous avons consultées, il semble que les turcologues turcs et allemands se

<sup>14</sup> *Ibid.*, 28.01.1928.

<sup>15</sup> Il s'agit en fait du spécialiste de l'Asie centrale Albert von Le Coq. Cette erreur montre que Nadolny, en fait, ne maîtrise pas le domaine dans lequel il veut pourtant à tout prix assurer une influence de l'Allemagne.

<sup>16</sup> AA, Türkei, Kunst und Wissenschaft im Allgemeinen, R 78472, 21.09.1925.

<sup>17</sup> « Türkiyat âleminde » [Dans le monde de la turcologie]. In : *Hayat*, 1.12.1927.

<sup>18</sup> *Türk Yurdu*, août 1930, n° 32 – 226.

connaissaient bien. Il est sûr en tout cas qu'ils n'avaient pas besoin de l'intermédiaire de l'ambassade.

Nadolny suit également avec attention le projet de changement d'alphabet pour écrire la langue turque, sérieusement évoqué par les kémalistes à partir de 1926 – 1927<sup>19</sup>, et auquel les puissances européennes donnent un caractère politique. La France en particulier espère que le système français sera choisi, et l'ambassadeur français entreprend même des démarches en ce sens, y voyant une manière de renforcer l'influence culturelle française<sup>20</sup>. En septembre 1926, Nadolny rapporte pour sa part à son ministère que l'adoption d'une transcription facilitant aux Turcs l'apprentissage des langues romanes – en particulier le français – constituerait un désavantage pour l'Allemagne, ajoutant : « J'essaie de peser, dans la mesure où une prise d'influence est vraiment possible, pour la transcription hongroise (...). La transcription allemande ne peut évidemment pas être envisagée sérieusement<sup>21</sup> ».

En fait, les kémalistes poursuivent un autre but : celui de créer un nouvel alphabet qui soit national et donc se distingue des alphabets latins utilisés dans les langues européennes<sup>22</sup>. À ce titre, ils introduisent de nouveaux signes ou reprennent des signes auxquels ils donnent une autre valeur, créant ce qu'ils appellent un « alphabet turc d'origine latine ».

Une fois la nouvelle transcription connue, les Anglais comme les Allemands se montrent soulagés. Ces derniers, d'ailleurs, ne manquent pas de relever que pour les voyelles, la graphie utilisée rappelle celle de l'allemand. Ainsi, Nadolny note dans un long rapport en novembre 1928 :

« Du côté allemand, il me semble que nous pouvons être satisfaits de cette mesure. De par la transcription qu'elle a choisie, la Turquie a sans aucun doute effectué un pas décisif – et, comme les autorités compétentes me l'ont assuré, parfaitement conscient – pour s'éloigner du cercle français et se rapprocher du cercle est-européen influencé en priorité par l'Allemagne. Ce fait est à notre avantage. Il serait peut-être possible d'envisager en outre de rassembler tous les peuples qui écrivent de la même manière que les Allemands (*alle die Völker deutscher Schreibart*) dans un Congrès – qui cependant ne serait pas, autant que possible, sous direction allemande, afin d'éviter toute critique impérialiste – et d'adapter les orthographes de manière à ce que chacun puisse lire de manière relativement correcte la langue de l'autre. En tous les cas, je recommande de veiller à ce que l'introduction du nouvel alphabet en Turquie soit traitée dans la presse allemande. Les journaux français en ont jusqu'ici beaucoup plus parlé que les journaux allemands<sup>23</sup> ».

Tout comme l'ambassadeur français avait naïvement espéré faire adopter le système français, Nadolny veut pour sa part croire que la transcription choisie signi-

<sup>19</sup> Voir Georgeon, François, « Des caractères arabes à l'alphabet latin : un pas vers l'Occident ». In : *ibid. : Des Ottomans aux Turcs, op. cit.*, pp. 199 – 221.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 210.

<sup>21</sup> AA, Einführung des lateinischen Alphabets in der Türkei, R 78624, 19.09.1926.

<sup>22</sup> Georgeon, François, « Des caractères arabes à l'alphabet latin... », *op. cit.*, p. 210.

<sup>23</sup> AA, Einführung des lateinischen Alphabets in der Türkei, R 78624, 5.11.1928.

fie un rapprochement de la Turquie vers les pays de l'est européen. Le congrès qu'il prévoit ne semble en tous cas pas avoir eu lieu. Évidemment, l'ambassadeur n'a aucune forme d'influence sur cet événement, qui répond aux préoccupations nationales des kémalistes. Par contre, comme nous allons le voir ultérieurement, dans la question de la réforme de la langue turque, l'unification de l'Allemagne et le développement de la langue allemande sont régulièrement évoqués par les intellectuels turcs.

### *L'archéologie*

Après la reprise des relations officielles, les archéologues allemands, qui ont leur propre section archéologique à Istanbul, veulent fonder un institut reconnu par les autorités turques. À la fin de l'année 1927, alors que le projet se précise et que l'ambassade allemande l'approuve, les responsables savent qu'ils doivent faire preuve de tact pour convaincre les autorités kémalistes. À ce titre, ils s'efforcent habilement de trouver des alliés. Ils ont certes déjà Halil Edhem, mais celui-ci n'entretient apparemment pas de très bonnes relations avec Ankara. En ce sens, ils comptent aussi sur Köprülüzade Mehmed Fuad, auquel ils attribuent, sur proposition du directeur de la section archéologique à Istanbul Martin Schede, le titre de docteur honoraire de l'Université de Heidelberg. L'ambassade soutient fortement cette initiative, rapportant à Berlin :

« Fuad bey fait partie de ces quelques professeurs d'université turcs qui ont une réputation scientifique. Ses efforts pour travailler avec les milieux scientifiques allemands sont connus. Il est aussi très respecté dans les cercles du pouvoir et dans les milieux universitaires turcs (...). L'octroi d'un grade académique allemand à Fuad bey agirait certainement sur son comportement futur par rapport à la science allemande et contribuerait pour une grande part à ce que la science allemande prenne pied en Turquie et qu'ainsi la jeunesse soit orientée dans le sens allemand pendant ses études<sup>24</sup>. »

En fait, il semble que le caractère politique de cette démarche n'ait pas échappé à certaines personnalités kémalistes, qui font le lien avec le projet allemand de créer un institut archéologique<sup>25</sup>. Apparemment, une polémique sur l'attribution de ce titre a lieu dans le monde universitaire, qui mériterait d'être retracée plus précisément, mais qui semble avoir été à nouveau à l'ordre du jour quelques années plus tard, comme en témoigne la publication en septembre 1931 d'un article de Mustafa Nermi dans *La République* intitulé « La question de la Science ». L'article ne revient malheureusement pas sur les détails de l'affaire, mais sa lecture nous permet au moins de comprendre que l'attribution du titre de docteur est critiquée

<sup>24</sup> AA, Akten betreffend politische und kulturelle Propaganda, Février 1924 – Novembre 1935, R 78578, Moltke au Ministère des Affaires étrangères, 12.05.1927.

<sup>25</sup> AA, Deutsche Botschaft Ankara, Archäologisches Institut 1927 - 1929, N° 743, Martin Schede à l'ambassade allemande, 28.08.1927.



par certaines personnalités, peut-être sur fond de querelle franco-allemande. Mustafa Nermi note ainsi :

« Le titre honoraire que Keuprulu Zaded Mehmed Fouad bey a obtenu de l'Université de Heidelberg constitue un grand honneur pour le pays de Turquie. Il faut bien savoir, en effet, que les universités allemandes n'accordent le grade de doctorat honoraire qu'à des hommes qui possèdent de très vastes connaissances. Tous les professeurs orientalistes des universités du Reich savent très bien que chacune des œuvres littéraires de Mehmed Fouad bey est une thèse de doctorat de la plus haute importance. Ce sont les études originales de Fouad bey qui lui ont valu précisément le titre de docteur honoraire. Les instituts scientifiques du Reich accordent aussi, sans doute, le titre de doctorat à des personnes riches qui se distinguent par leurs libéralités, mais ils sont particulièrement difficiles vis-à-vis des hommes de science proprement dits. Il nous semble que celui de nous qui a obtenu le premier le titre de doctorat honoraire d'une université étrangère, c'est le savant turc Fouad bey...<sup>26</sup> ».

Le fait que Mustafa Nermi termine son article en mettant en évidence, sans opérer de liens très clairs avec le propos de son article, la nécessité pour l'université turque de ne pas se contenter de la seule connaissance du français et de ne pas être « un office de traduction » indique à notre avis que cette polémique a trait, aussi, à un conflit d'influence entre l'Allemagne et la France.

Pour le moment, les autorités allemandes s'appuient aussi sur le directeur des musées au ministère de l'Éducation Mübarek, à propos duquel le *Servet-i Fünun* rapporte le 3 mars 1927 qu'il a été élu membre du conseil de l'Institut archéologique de Berlin et qu'il a « reçu son diplôme de l'ambassade allemande en personne ». Il leur faut, aussi, présenter la recherche allemande en archéologie comme novatrice, désireuse de s'orienter vers l'Anatolie intérieure. À ce sujet, le *Servet-i Fünun* du 4 août 1927 livre la traduction, après une courte introduction, d'un article écrit par l'historien spécialiste de l'Antiquité Eduard Meyer pour le *Deutsche Allgemeine Zeitung* certainement transmis par l'ambassade allemande<sup>27</sup>. L'article en question passe en revue les différentes civilisations qui ont vécu en Anatolie, des Hittites aux Byzantins. Surtout Eduard Meyer met en valeur le fait que les scientifiques étrangers se sont, jusqu'à la guerre, limités aux régions occidentales de l'Anatolie et que très peu d'entre eux se sont aventurés dans l'intérieur des terres. Par ailleurs, regrette l'auteur, la plupart des recherches sont menées avec l'Institut scientifique d'Athènes, « comme si la Turquie était une colonie de la Grèce ». Par rapport à cela, Meyer souligne le fait que les conditions de recherche ont changé sous la nouvelle Turquie : « La nation turque, après un combat violent pour son indépendance intérieure et extérieure, s'est assurée une place solide parmi les nations civilisées ». En outre, ajoute-t-il, la science turque progresse chaque jour, et ce pays mérite beaucoup plus d'attention. En conclusion, il plaide pour une collaboration scientifique

<sup>26</sup> *La République*, 11.09.1931.

<sup>27</sup> « Eski devirlerde Anadolu » [L'Anatolie dans les temps anciens]. In : *Servet-i Fünun*, 4.08.1927.

des chercheurs européens avec les chercheurs turcs. Le *Servet-i Fünun* commente l'article de la manière suivante : « Les scientifiques européens ont l'habitude d'observer les civilisations anciennes avec les yeux de Rome ou de la Grèce (...). Le professeur Meyer donne aux Turcs leur place dans le monde scientifique et invite tous les scientifiques à travailler avec nous. Cela constitue l'un des fruits de notre marche pour la civilisation ».

L'article, sans nul doute, a de quoi intéresser les intellectuels kémalistes qui cherchent à développer les recherches sur l'Anatolie. Mais il semble que certains d'entre eux l'aient accueilli avec suspicion et l'aient mis en parallèle avec l'attribution du grade de docteur à Köprülüzade Mehmed Fuad<sup>28</sup>. Le fait que les Allemands ont besoin d'appuis pour l'institut archéologique qu'ils veulent fonder ne passe décidément pas inaperçu.

Pour autant, les autorités turques ne sont pas opposées à la création d'un institut archéologique. Soucieuses d'en tirer profit, elles posent toutefois comme conditions que la bibliothèque soit à disposition des Turcs, que l'institut mène des recherches dans le domaine de l'histoire turque en association avec des chercheurs turcs, et que deux étudiants en archéologie, choisis par le ministère de l'Éducation turc, soient envoyés chaque année en Allemagne<sup>29</sup>. Dans les négociations avec le gouvernement turc, Köprülüzade semble avoir joué un grand rôle, ainsi que Martin Schede le souligne :

« En tous les cas, nous serons redevables de ce développement sans accroc au soutien de Fuad, d'autant qu'Halil, malgré tout le respect dont il fait l'objet, a de mauvaises relations personnelles avec Ankara, et l'on peut dire que rarement une chose a autant valu la peine que l'attribution du grade de docteur honoraire à Fuad<sup>30</sup>. »

Le 23 décembre 1928, le ministère des Affaires étrangères à Ankara informe l'ambassade d'Allemagne que « le gouvernement de la République turque a accueilli favorablement la proposition du gouvernement du Reich tendant à créer un institut archéologique à Istanbul et [qu'] il se fera un grand plaisir de lui accorder l'hospitalité et les facilités nécessaires pour l'accomplissement de son travail ». Il précise que « l'institut aura principalement à fonctionner en étroite collaboration avec les institutions scientifiques turques et à les associer à ses publications ; il devra être ouvert à toutes les personnes s'intéressant à l'archéologie et il sera permis au public de profiter de la bibliothèque qui y sera installée ».

Il faut noter qu'à peu près au même moment, la France fait également des démarches pour fonder un institut archéologique, et que les négociations sont conflictuelles avec les autorités turques, qui refusent l'extraterritorialité que réclament les Français. Comme l'on s'en doute, l'ambassade allemande suit de près

<sup>28</sup> AA, Archäologisches Institut, Deutsche Botschaft, Ankara 743, lettre de Martin Schede à l'ambassade allemande, 28.08.1927.

<sup>29</sup> Voir Dahlhaus, Friedrich, *Möglichkeiten und Grenzen auswärtiger Kultur- und Pressepolitik*, op. cit., p. 264.

<sup>30</sup> AA, Deutsche Botschaft Ankara, Archäologisches Institut, 1927 – 1929, Ankara 743.

l'initiative française, et informe la *Wilhelmstrasse* du fait que le professeur Albert Gabriel, qui deviendra le premier directeur de cet institut, et Martin Schede entretiennent des relations « excellentes » ce qui, note l'auteur du rapport, « est très important, ne serait-ce que pour éviter que les Turcs ne dressent un institut contre l'autre<sup>31</sup> ». Sur ce point, malgré les conflits politiques qui opposent l'Allemagne et la France en Turquie, le réflexe d'avant-guerre, selon lequel la solidarité entre les « puissances » constitue un principe fondamental, semble encore fonctionner, du moins en façade. Dans les faits, les rapports de Martin Schede à l'ambassade allemande ne se privent pas de critiquer les disfonctionnements français.

En tous les cas, au début de l'année 1929, Nadolny envoie un rapport bien plus optimiste sur la question de l'influence culturelle que cinq ans auparavant : après être revenu sur les manifestations culturelles françaises dont il précise qu'elles sont plutôt bien accueillies, il fait toutefois remarquer que les kémalistes se montrent de plus en plus méfiants à cause des écoles religieuses. Surtout, il note un changement d'orientation dans le domaine de la science, dans lequel, selon lui, les Turcs estiment de plus en plus profitable de s'appuyer sur l'Allemagne et d'envoyer plus d'étudiants se former en Allemagne. Enfin, il souligne la tension politique entre la France et la Turquie, tension qui, observe-t-il, nuit au prestige de la France. Selon Nadolny, la Turquie est en train de se rendre compte qu'en réalité la France est faible, surtout par rapport à l'Angleterre. Par ailleurs, ajoute-t-il, « la politique française, avec ses petites ergoteries et son égoïsme passe à côté de la compréhension nécessaire de la situation ici, et souffre par exemple de la politique assurée de Mussolini ». Il est donc temps, selon lui, « d'exploiter cette baisse du rayonnement français ». Mettant en valeur les efforts développés par l'Italie dans la politique scolaire notamment, il conclut :

« Pour nous, la situation actuelle se présente de telle manière que d'un côté la position culturelle de la France est en train de vaciller et que l'Italie essaie plus que jamais de gagner du terrain, et que de l'autre côté le penchant pour l'Allemagne, et le fait d'être prêt à s'appuyer sur nous culturellement est en train de se confirmer (...) Nos méthodes de propagande sont plus modernes que les méthodes françaises et conviennent bien à la situation d'ici<sup>32</sup>. »

Nadolny, comme nous venons de le voir, est sans conteste un ambassadeur fortement engagé, présent tant sur la scène économique que culturelle. Ses efforts pour développer les relations culturelles sont réels, mais restent évidemment superficiels. À ce titre, même s'il fait tout pour les faciliter, il n'a pas d'emprise réelle sur les décisions des kémalistes dans les nominations d'experts étrangers : l'appel à un pédagogue allemand pour organiser l'enseignement professionnel, l'envoi d'étudiants en Allemagne, la décision de confier la construction de nombreux bâtiments à Ankara à des architectes allemands, ou encore celle de faire venir des experts alle-

<sup>31</sup> *Ibid.*

<sup>32</sup> AA, Türkei, Kunst und Wissenschaft im allgemeinen, R 78472, 26.02.1929.

mands dans le domaine de l'agronomie – qui mènera à la fondation du célèbre *Yüksek Ziraat Enstitüsü* (Haut Institut d'agronomie) – ne sont pas la conséquence de la politique culturelle menée par Nadolny et la *Wilhelmstrasse*. Ces initiatives sont le fait des kémalistes, et répondent à d'autres critères, que nous essaierons de déterminer ultérieurement.

Pour l'heure, il faut noter que pour la première fois, le gouvernement turc, avec les moyens dont il dispose, envisage lui aussi de développer une image positive de la Turquie.

## 2. La propagande kémaliste en faveur de la « nouvelle Turquie »

Au printemps 1926, le journaliste Mahmud [Soydan], alors à Berlin, fait paraître un éditorial dans le *Hakimiyet-i Milliye* intitulé « Contre la Turquie<sup>33</sup> », dans lequel il revient sur la parution d'un article grec dans la presse allemande critiquant violemment la Turquie à propos de la question du patriarcat<sup>34</sup>. Après avoir plusieurs fois insisté sur l'influence de ce genre d'articles sur l'opinion européenne, Mahmud explique qu'il a échangé sur ce point avec plusieurs personnalités allemandes et que celles-ci ont certes déclaré que même ceux qui ne connaissaient pas la Turquie ne croyaient pas ce genre de propos, mais qu'il fallait bien reconnaître que ce genre d'article incitait les entrepreneurs et les hommes d'affaire au doute et à la circonspection. Les pays qui n'ont pas vaincu la Turquie par les armes, commente Mahmud, cherchent à la vaincre par « l'oppression économique » et y travaillent de toutes leurs forces. À ce titre, conclut-il, « Nous devons suivre les événements pas à pas et faire en sorte qu'ils obéissent à la clairvoyance et à l'entendement. (...) Les Français disent que vouloir c'est pouvoir. Mais il faut avant tout savoir vouloir. »

En fait, cet article n'a rien d'original : les journalistes de cette époque sont nombreux à dénoncer la représentation erronée que l'Europe se fait de la Turquie. Suivant avec une attention particulière les publications concernant leur pays, les publicistes et les dirigeants sont d'avis qu'il leur faut lutter contre ce qu'ils désignent être une « propagande ennemie ».

L'une des possibilités de faire connaître la Turquie telle qu'ils se la représentent est de faire paraître des articles dans la presse étrangère. C'est notamment ce que fait Yunus Nadi en publiant un article dans le *Berliner Tagblatt*, paru aussi dans la *République* le 18 octobre 1929, et intitulé « La collaboration de la Turquie avec l'Europe ». La Turquie, y met Yunus Nadi en évidence, constitue « un véritable prolongement de l'Europe vers l'Orient ». À ce titre, il écrit :

<sup>33</sup> Mahmud : « Türkiye Aleyhinde ». In : *Hakimiyet-i Milliye*, 3.05.1926.

<sup>34</sup> En 1924, le patriarche grec a été expulsé d'Istanbul, ce qui a donné lieu à de forts conflits entre les deux pays.

« La meilleure et la plus juste idée que doit se faire l'Europe de la Turquie nouvelle consiste (...) à constater et à reconnaître que nous avons adopté telle quelle la civilisation européenne et que nous avons décidé de collaborer avec l'Europe matériellement et moralement pour pouvoir atteindre le même niveau de progrès le plus rapidement possible. »

Le journaliste revient sur l'Empire ottoman, qui n'était pas en état, avance-t-il, de « concevoir une collaboration effective et véritable avec l'Europe ». Cependant, il note que les pays européens eux-mêmes, « qui ne visaient que leurs capitulations et leurs intrigues continuelles », n'ont jamais envisagé de collaborer avec l'Empire : « Les capitaux n'arrivaient en Turquie jusqu'à ces derniers temps encore que comme instrument de politique, et la Turquie devenait alors un champ d'intrigue et de compétition pour les grands pays d'Europe ». La Turquie, précise Yunus Nadi, a besoin de l'Europe et des Européens, qui eux-mêmes « doivent réaliser les bénéfices légitimes qui leur reviennent pour leur collaboration avec nous », précisant : « La Turquie accepte ce point et l'applique consciencieusement sans donner sa préférence à aucun pays ». Mais, ajoute-t-il, « si nous considérons la prodigieuse prospérité de l'Allemagne, qui n'est en somme que le fruit de sa science et de sa technique merveilleuses, nous sommes amenés à conclure que nous pourrions profiter encore plus de la culture allemande ». Plaidant pour un développement des relations culturelles et économiques entre les deux pays, il souligne que le Japon lui-même « tient aujourd'hui encore à s'instruire en Allemagne beaucoup plus que dans les autres pays de l'Europe ».

Yunus Nadi a écrit cet article pour un journal allemand et, en connaisseur des usages politiques, ne manque pas de souligner l'intérêt de la Turquie à entretenir des relations privilégiées avec l'Allemagne. Toutefois, derrière les formules d'usage, il est intéressant de remarquer que Yunus Nadi attribue la force de l'Allemagne aux seuls résultats de « sa science et sa technique merveilleuse ». En ce sens, l'Allemagne est une nouvelle fois présentée comme un pays européen sans les caractéristiques latines communes aux autres.

Pour les kéralistes, il est donc fondamental que l'Europe approuve les réformes et loue les transformations entreprises, qu'elle reconnaisse en somme la Turquie comme faisant partie d'elle. Pour ce faire, il leur faut ainsi contrôler l'image que la Turquie doit donner.

Dans cette perspective, l'exposition internationale de la presse à Cologne en 1928 – à l'époque où Konrad Adenauer en est le maire – constitue une occasion que saisissent Yunus Nadi et Habib Edib. Sur cet événement, nous disposons de deux rapports au contenu très semblable trouvés aux Archives de la République à Ankara, qui nous permettent de commencer à reconstituer comment la Turquie a été représentée à cette exposition. D'après ces deux rapports, Yunus Nadi a mis en place une mission pour préparer le projet, dont, à part Habib Edib, les autres membres ne sont malheureusement pas nommés. Yunus Nadi et Habib Edib mettent tous deux en évidence l'importance de l'événement – désigné par la presse se-

lon ce dernier comme étant « une seconde société des nations » – l’effort fourni par la ville de Cologne et, surtout, l’énorme potentiel que cette exposition représente pour faire de la propagande, le but essentiel selon eux de cette manifestation. La Turquie, notent-ils de concert, a besoin de se faire connaître. Habib Edib écrit ainsi :

« Bien que notre pays ne se trouve pas sur un continent lointain, il continue à être vu comme au Moyen Âge, même par les gens de science. Les impressions provenant des Mille et Une Nuits et aussi certaines publications rancunières contribuent malheureusement à faire très peu connaître la véritable Turquie au monde<sup>35</sup>. »

Pour tenter de remédier à cela, Habib Edib rapporte qu’il a suivi attentivement les préparatifs des autres pays, en particulier ceux de la Suède et de la Norvège, et qu’il a décidé de publier une brochure en essayant de présenter la Turquie « d’une manière qui ne soit pas ennuyeuse et que tout le monde puisse comprendre, selon deux parties intitulées aujourd’hui et hier », et en montrant combien « le sultanat et la religion ont constitué un facteur important de la catastrophe d’hier » pour ensuite décrire « la révolution qu’a faite notre grand Gazi et ses résultats ».

Yunus Nadi, pour sa part, précise que « 43 pays du monde civilisé ont loué un emplacement et travaillent autant que possible à faire de la propagande sur eux-mêmes ». Outre la brochure conçue par Habib Edib intitulée « *Die Türkei von gestern und heute* » et éditée en 10 000 exemplaires, dont 500 ont été envoyés à des personnalités allemandes, Yunus Nadi a également commandé des œuvres choisies à Istanbul et des exemplaires de quotidiens et de revues. Le pavillon turc, loué aux mêmes conditions que l’Autriche, c’est-à-dire à moitié prix, a été conçu « à l’orientale » (*şark uslubunca*)<sup>36</sup>.

La représentation que les kémalistes cherchent à cette époque à donner de la Turquie est donc celle d’un pays qui a définitivement tourné le dos au passé, à la religion et au sultanat, qu’ils désignent comme étant responsables de la chute de l’Empire ottoman. Il est intéressant de noter le caractère oriental du pavillon, qui s’inscrit dans le mouvement de renaissance de l’architecture nationale issu des années 1910. Ce mouvement sera remis en cause vers 1927 et complètement supplanté par le modernisme à partir de 1931<sup>37</sup>.

En 1930, une exposition internationale sur l’hygiène et la santé est organisée à Dresde. Là aussi, les kémalistes y voient l’occasion « de mener une large propagande culturelle<sup>38</sup> ». Le *Vakit* publie à ce sujet un article intitulé « La Turquie à

<sup>35</sup> Cumhuriyet Arşivi / Archives de la République, Rapport de Habib Edib au ministère des Affaires étrangères d’Ankara, 4.06.1928.

<sup>36</sup> Cumhuriyet Arşivi / Archives de la République, rapport de Yunus Nadi au Ministère des Affaires étrangères, 15.07.1928.

<sup>37</sup> Voir à ce sujet Bozdoğan, Sibel, *Modernism and Nation Building. Turkish Architectural Culture in the Early Republic*, op. cit. Nous reviendrons sur ce point dans le chapitre consacré aux experts allemands.

<sup>38</sup> « Dresden hıfızsızsihha sergisinde Türk dairesi » (Le pavillon turc à l’exposition d’hygiène de Dresde). In : *Akşam*, 7.07.1930.

l'exposition de Dresde. Le pavillon turc n'est en rien derrière les pavillons européens<sup>39</sup> », soulignant la fierté que provoque la visite du stand turc, « qui est l'œuvre d'une nouvelle génération ». Mettant en valeur que cette « génération idéaliste » n'a pensé qu'à la « santé » et à la « science », le journaliste regrette qu'il n'ait pas été fait plus de place à l'aspect économique, notant : « Certaines nations n'ont fait que de la publicité pour leurs salles de bain et n'ont montré que leurs lieux de cure. Nous aurions pu aussi faire cela. Nous aurions pu montrer comment nos raisins et nos figues sont préparées de manière 'saine' », ou, ajoute-t-il, exposer « quelques vues de Yalova » et montrer « la qualité de nos eaux de source ». Malgré ces critiques, le journaliste insiste sur le succès de cette exposition et la joie d'y voir le drapeau turc flotter.

Deux ans plus tard, en mars 1932, la Turquie participe également à l'exposition internationale du livre et du graphique de Leipzig. Cette fois, l'organisation est assumée par Vedat Nedim, qui a l'occasion de prononcer un discours lors d'un banquet réunissant les représentants de la presse locale et étrangère, dans lequel il revient sur la différence entre l'ancienne et la nouvelle Turquie, déclarant :

« Tout comme il est impossible de mélanger de l'huile d'olive et de l'eau, il est impossible d'unir l'ancienne Turquie à la nouvelle. L'homme malade est mort. Entre les deux, il y a un fossé. Il y a une chute et une reconstruction (...). D'un pays de sultan et de calife moyenâgeux et asiatique est sorti un État moderne et laïque<sup>40</sup>. »

Soulignant que « la Turquie du Gazi est désormais un élément de culture dans le monde », il évoque également la révolution technique qu'elle entreprend, et son désir de passer d'un pays agricole à un pays industriel. Mettant en évidence que la Turquie a encore des moyens financiers limités, il souligne qu'elle constitue « un marché important pour les pays industriels et en même temps un pays d'investissement prometteur pour le capital étranger », précisant :

« Mais avec une seule condition : vivre et faire vivre... Les expériences que nous avons faites avec les affaires qui assuraient un gain limité à un seul côté nous ont coûté cher. Nous achetons avec plaisir et nous voulons toujours plus acheter. Mais en même temps, nous voulons vendre et toujours plus vendre. Car vous savez que la capacité d'un pays à acheter est proportionnelle à sa capacité de vendre. Ainsi, notre participation à l'exposition de Leipzig est l'exemple le plus vivant de notre volonté de renforcer de cette manière nos liens économiques avec les autres nations ».

L'initiative fait l'objet d'un article élogieux dans le *Hakimiyet-i Milliye* du 20 mars 1932, qui nous permet d'apprendre que Vedat Nedim a également parlé à la radio de Leipzig. Par ailleurs, la *Milli İktisat ve Tasarruf Cemiyeti* a édité sept brochures à distribuer aux visiteurs, dont l'une portant sur l'idée d'une union économique turco-allemande (*bir türk-alman pazar ittihadi*) qui, selon l'auteur de l'article, a rencontré un grand succès dans la presse allemande.

<sup>39</sup> « Dresden sergisinde Türkiye. Türkiye pavyonu hiç bir Avrupa pavyonundan geri değildir ». In : *Vakit*, 27.07.1930.

<sup>40</sup> Discours cité dans *Kadro*, avril 1932.

### 3. *L'intérêt culturel pour l'Allemagne*

Comme nous venons de le voir, les relations politiques et économiques entre l'Allemagne et la Turquie ont rapidement repris et bénéficient d'une conjoncture plutôt favorable. Avec prudence, Nadolny réussit à ce que l'Allemagne soit également présente sur la scène culturelle, comme en témoigne le succès de la création de l'institut archéologique. Cela étant, en quoi la culture allemande intéresse-t-elle les intellectuels turcs eux-mêmes ?

#### *Le nationalisme et la langue allemande*

Avant la Première Guerre mondiale déjà, certains intellectuels turquistes avaient insisté sur l'histoire de l'unification allemande. Dans les années 1920, cet intérêt est approfondi et de longs articles sont consacrés au développement de la langue allemande. Ainsi, dans la revue *Resimli Gazete*, Ahmed Hikmet [Müftüoğlu], après avoir critiqué la qualité des traductions (en fait partielles) du Coran en turc, rappelle le rôle de Luther et de sa traduction de la Bible en allemand :

« Les Évangiles avaient déjà été traduits avant en allemand. Mais ces traductions étaient grossières et insuffisantes. Luther voulait une traduction dont le style soit ouvert, la compréhension facile, l'expression agréable. Ce n'était pas simple. Car l'allemand, au 16<sup>ème</sup> siècle, n'était toujours pas unifié ».

Ajoutant que Luther a recueilli les mots de la rue, il conclut : « Grâce à la traduction des Évangiles, les Allemands n'ont pas seulement découvert leur religion, ils ont aussi appris leur langue (...). Luther a à la fois créé une nouvelle religion, une nouvelle nation et une nouvelle langue (...)»<sup>41</sup>.

En 1926, le même auteur fait également paraître un article dans la revue *Türk Yurdu* intitulé « À propos de notre langue turque<sup>42</sup> », dans lequel il écrit « qu'aujourd'hui, la langue allemande, qui est la langue de la science et de la philosophie, est plus riche que les autres langues européennes. Pourtant, cette langue est restée pauvre jusqu'au 16<sup>ème</sup> siècle ». Il rappelle ainsi que même pour les termes les plus courants, les Allemands utilisaient des mots français, et que Luther, puis Goethe, Schiller, Kant, Schelling et Fichte ont contribué à faire progresser la langue allemande littéraire, philosophique et scientifique. À ce titre, il souligne la nécessité de remplacer les mots étrangers dans la langue turque par des mots turcs, rappelant que « le turc n'est pas une langue pauvre, elle est une langue mal-aimée ».

<sup>41</sup> Ahmed Hikmet (Müftüoğlu), « Kuran-i Kerim Tercümesi Münasebetiyle » [À propos de la traduction du Coran]. In : *Resimli Gazete*, 18.10.1924. Cité in : Kaplan, M. (éd.), *Atatürk Devri Fikir Hayatı II* [La vie intellectuelle à l'époque d'Atatürk], Ankara, Kültür Bakanlığı Yayınları, 1981, pp. 19 – 22.

<sup>42</sup> Ahmet Hikmet (Müftüoğlu), « Türkçemize Dair ». In : *ibid.*, pp. 41-44.



C'est dans la même perspective que Hasan Cemil introduit les écrits de Herder, qui, dans la deuxième moitié du 18<sup>ème</sup> siècle, a mis en valeur le lien entre la langue et la nation<sup>43</sup>. Il présente également les écrits de Fichte dans deux articles publiés dans la revue *Türk Yurdu*<sup>44</sup> et, surtout, les traduit pour la première fois sous le titre *Fichte et les Discours de Fichte* en 1927<sup>45</sup>. Hasan Cemil est un ancien militaire, qui a été envoyé en Allemagne dès 1900 et qui a été attaché militaire de l'ambassade ottomane à Berlin pendant la Première Guerre mondiale<sup>46</sup>. De l'Allemagne, il a ramené un fort intérêt pour sa langue et sa culture. Ses articles sur Fichte sont à notre avis les premiers à citer des extraits des *Discours à la nation allemande*, dont il retient avant tout l'espoir qu'ils sont censés avoir donné à la nation allemande<sup>47</sup>, soulignant particulièrement l'idée de renouveau, de révolution et la nécessité d'une nouvelle éducation qui soit nationale. Même si une étude plus poussée sur ce point reste nécessaire, la lecture de Hasan Cemil des *Discours* nous semble très kémaliste, l'exemple allemand servant à nouveau de justification aux transformations de la nouvelle Turquie.

Une fois la réforme de l'alphabet accomplie, les kémalistes, encouragés par son succès, s'attachent à réformer la langue elle-même, dans l'idée de la « turquifier » pour la rendre nationale<sup>48</sup>. En 1928 paraît dans la revue *Milli Mecmua* un article intitulé « Comment turquifierons-nous notre langue ? »<sup>49</sup>, dans lequel l'auteur souligne la nécessité d'une langue qui soit comprise par le peuple et s'adresse à lui. Ce faisant, il se réfère à l'exemple allemand :

« Goethe, Schiller, Heine, qui comptent parmi les poètes les plus grands du monde aujourd'hui, sont lus et compris par le peuple. Dans leur langue, il n'y a aucun mot que le peuple ne connaît pas. C'est pour cela qu'elle est nationale et belle. Nous voulons aussi des poèmes écrits si ce n'est avec la même profondeur, au moins de la même manière ».

L'auteur regrette ainsi qu'il faille apprendre trois langues « non pas pour comprendre les œuvres anciennes, mais même pour comprendre les œuvres du *Ede-*

<sup>43</sup> Hasan Cemil, « Lisan ve Edebiyat » [Langue et littérature]. In : *Türk Yurdu*, octobre et novembre 1928.

<sup>44</sup> Hasan Cemil, « Fichte'nin Hitabeleri » [Les discours de Fichte]. In : *Türk Yurdu*, juin et juillet 1925. Voir aussi juin 1928 et février 1929.

<sup>45</sup> Hasan Cemil, *Fichte ve Fichte'nin Hitabeleri*, Ankara, Türk Ocakları Matbaası, Türk Ocakları Hars Naşriyatı 8, 1927.

<sup>46</sup> Voir l'annexe biographique à la fin de ce travail.

<sup>47</sup> En réalité, il semble que ces *Discours* ne soient devenus un fondement de la littérature nationale allemande qu'au moment de la commémoration du centenaire de sa naissance, en 1862, sous l'impulsion de Treitschke.

<sup>48</sup> Voir Aytürk, İlker, « Turkish Linguists against the West : The Origins of Linguistic Nationalism in Atatürk's Turkey ». In : *Middle Eastern Studies*, vol. 40, N° 6, Novembre 2004, pp. 1 – 25.

<sup>49</sup> Mahmud Arif, « Dilimizi nasıl türkçeleştireceğiz ? », publié dans Kaplan, M. (éd.), *Atatürk Devri Fikir Hayatı II*, op. cit., pp. 59 – 65.

*biyat-ı Cedide*<sup>50</sup> », alors « qu'il est tout à fait normal de comprendre la langue d'un Allemand qui a été au lycée. Chez nous, quel lycéen peut comprendre sans dictionnaire les œuvres de Fikret, Cenab, Abdülhak ? ». Après avoir souligné la « dette patriotique » que sa génération a par rapport au peuple, il met en évidence la nécessité de publier une grammaire turque et un dictionnaire comprenant les équivalents turcs des mots étrangers, ajoutant :

« À ceux qui sont contre mon idée, je rappellerais l'exemple allemand. La langue allemande s'est remplie à peu près comme la notre de mots étrangers à cause de l'amour de Frédéric le Grand pour la France et de la présence d'écrivains français à la Cour. Et pour eux aussi il était grossier d'employer des mots allemands à la place du français. Mais après l'occupation de Napoléon, l'Allemagne s'est réveillée et a travaillé à s'affranchir de cet esclavage (*bu esaretten kurtulmak*) (...) ».

Ainsi, poursuit-il, « même si aujourd'hui on trouve encore, de manière très rare, quelques mots français dans la langue allemande, il n'existe aucun mot qui n'ait son équivalent allemand. Prenons les Allemands en modèle, suivons cette voie et travaillons-y de toutes nos forces ! (*Almanları kendimize nümune alalım ve o yoldan gidelim ve bütün kuvvetimizle çalışalım !*) », concluant : « Notre sauveur (*müncimiz*), qui a libéré le pays de l'occupation ennemie, a effectué le pas le plus important pour que notre langue aussi soit libérée de l'occupation étrangère et nous a montré comment et selon quels principes nous devons travailler (...) ».

On le voit, les intellectuels nationalistes turcs de cette époque se sentent encore soumis à une influence étrangère, et comparent volontiers la situation de la Turquie avec celle de l'Allemagne conquise par Napoléon.

En mars 1929, la revue *Uyanış* publie un article intitulé « Les principes du nationalisme », à propos de l'ouvrage d'Hamdullah Suphi [Tanniöver]<sup>51</sup>. L'auteur revient d'abord sur le fait que la nation turque, fondue dans « les nobles peuples » ottomans (*osmanlı kavm necipleri içinde*), a été longtemps oubliée, et que seules comptaient les religions musulmane, juive et chrétienne. Cette philosophie religieuse, ajoute-t-il, n'a été remise en cause qu'à partir de Fichte : selon l'auteur en effet, ni la Renaissance, ni la Réforme, ni la « grande Révolution française » n'avaient pu abandonner l'esprit de communauté (*iimmetçilik*) des religions. Mais les *Discours à la nation allemande*, écrit-il, « ont prouvé qu'il existait une nation allemande » et ont fait tombé « le masque de la communauté que la religion avait apporté ». Ainsi, les nations ont compris qu'elles étaient une force sociale unie composée d'êtres humains, et que cette force était à l'origine d'une immense civilisation.

Pour notre sujet, il est particulièrement intéressant de noter que l'auteur compare les *Discours* de Fichte avec le recueil des discours de Hamdullah Suphi, *Dağ*

<sup>50</sup> Ce courant de la « nouvelle littérature » de la deuxième moitié du 19<sup>ème</sup> siècle, à l'exemple du symbolisme, prônait l'art pour l'art, et était caractérisé par un style recherché, préférant les mots rares.

<sup>51</sup> Sabih İzzet, « Milliyet Prensipleri ». In : *Uyanış*, 14.03.1929.

*Yolu*<sup>52</sup>. Certes, met en valeur l'auteur, comme en Allemagne avant Fichte, des auteurs avaient auparavant contribué à développer le turquisme, comme Ali Suavi, Şemseddin Sami ou Namık Kemal. Mais pour l'auteur, Hamdullah Suphi est le premier à forger vraiment le concept de nation : « Hamdullah Suphi est un porte-parole à la manière de Fichte (*telkinci bir [Fichte] dir*). Tandis que Namık Kemal a apporté le concept de patrie, Hamdullah Suphi a fondé le concept de nation ». L'auteur poursuit son article en énonçant les idées majeures de Hamdullah Suphi, en particulier son refus d'une conception de la nationalité qui ferait intervenir les notions de sang ou de race, ainsi que la différence entre un « nationalisme concret » (*ameli milliyetçiliği*) à l'intérieur des frontières turques et un « turquisme théorique » (*nazari türkçülüğü*), culturel. À nouveau, l'exemple allemand est cité : de la même façon que Bismarck a choisi d'unifier son pays autour de la « petite Allemagne » en refusant la vision pangermaniste qui voulait inclure l'Autriche, la Turquie doit se concentrer sur ses frontières.

Dans les faits, dans la mémoire turque, Hamdullah Suphi ne passera pas à la postérité. L'intellectuel était en fait très controversé<sup>53</sup>, et la fermeture des Foyers turcs en 1931, qui ont porté son empreinte, ont mis un terme à son influence. Pour autant, il serait intéressant d'analyser la réception de la publication de ses discours dans d'autres revues.

Au-delà d'un intérêt centré sur la problématique de la Turquie en elle-même, quelques auteurs fondamentaux de la culture allemande et autrichienne sont également introduits : Mustafa Nermi traduit, comme nous l'avons déjà mentionné, des œuvres de Kleist et de Schiller, et Hasan Cemil des œuvres de Dilthey, Nietzsche, Leibniz ou encore de Stefan Zweig.

En 1917, un ouvrage du neurologue Mustafa Hayrullah [Diker] a été publié sur Freud<sup>54</sup>. En 1926, Mustafa Şekib [Tunç] fait paraître une traduction des *Cinq leçons de psychanalyse*<sup>55</sup> sur laquelle il nous semblerait nécessaire de revenir : d'après nos recherches, Mustafa Şekib, qui a étudié à Genève, a été fortement influencé par Bergson et la psychologie française, qu'il a introduite en Turquie<sup>56</sup>. Sa traduction de Freud semble donc avoir été effectuée à partir du français (*Les Cinq leçons* sont traduites en 1921). À la même époque, les revues *Tedrisat Mecmuası*, *Hayat* ou *Yeni Fikir* font également paraître quelques articles sur le « freudisme ».

<sup>52</sup> Hamdullah Suphi, président du Comité central des Foyers turcs, était connu pour ses talents d'orateur. Voir Georgeon, François, « Les Foyers turcs à l'époque kémaliste (1923 – 1931) ». In : *Des Ottomans aux Turcs, op. cit.*, pp. 67 – 107.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 75.

<sup>54</sup> Mustafa Hayrullah [Diker], *Fröyd'ün Psikolocyası Üzerine Tecrübe-i Tetebbüye* [Recherche expérimentale à propos de la psychologie de Freud], Istanbul, Bahriye Matbaası, 1917.

<sup>55</sup> *Fröydizm. Psikoanaliza Dair Beş Ders*, traduit par M. Şekib [Tunç], Istanbul, Milli Matbaa, 1926.

<sup>56</sup> Sur ce point, voir : Batur, Sertan, *Institutionalisierung der Psychologie an der Universität Istanbul*, mémoire non publié, Université de Vienne, 2002.

Tous ces exemples ne doivent pas induire en erreur : la culture allemande, dans la Turquie des années 1920 et du début des années 1930, n'est connue que d'une petite élite. Nulle comparaison n'est possible, en ce sens, avec l'influence culturelle française, même si celle-ci, comme nous allons le voir, est régulièrement remise en cause.

### *Les critiques à l'encontre de l'influence française*

« Si cependant l'influence de la langue et de la culture française est grande, cela tient à la parenté des peuples méditerranéens<sup>57</sup>. »

« Les nations auxquelles nous ressemblons le moins nous les Turcs sont les nations latines. Nous sommes plus nordiques<sup>58</sup>. »

Certains intellectuels kémalistes, à la fin des années 1920, prennent leur distance vis-à-vis des références françaises. Surtout, la position dominante de la langue française commence à être dénoncée.

Ainsi, l'*İkdam* fait paraître en 1929 un article écrit par Yusuf Ziya et intitulé « Le français », dans lequel l'auteur déplore qu'outre « les compatriotes » arméniens, israélites ou grecs, les Turcs « de pur sang » eux-mêmes ne maîtrisent pas la langue turque : « Madame parle le français avec la couturière, le bey en fait autant avec le voisin, mademoiselle n'use pas d'une autre langue avec sa compagne et l'on entend même la servante causer en français avec le chauffeur et la cuisinière faire de même avec le domestique<sup>59</sup>. » Il rapporte également avoir entendu un « célèbre écrivain turc » parler en français avec un « professeur turc lui aussi parce qu'ils ne connaissent pas suffisamment le turc ». À ce titre, il écrit qu'il serait nécessaire d'inciter non pas les « compatriotes » à parler le turc mais bien les Turcs eux-mêmes.

Par ailleurs, des voix commencent à s'élever pour que d'autres langues étrangères soient enseignées. En 1927, Zeki Mesud, alors membre de la Commission de l'enseignement, déclare ainsi à *La République* :

« Nous sommes en train d'élaborer les réformes à introduire dans l'enseignement des langues étrangères dans nos écoles. (...) Nous ne pouvons pas envisager la culture européenne du seul point de vue de la culture latine, ainsi que cela se passait autrefois. Nous devons nous initier aux cultures anglo-saxonne et germanique<sup>60</sup>. »

<sup>57</sup> AA, Deutsche Botschaft Ankara, Pol. 2a, Die deutsch-türkischen Beziehungen, Ankara 441, 1924 – 1939. *Berliner Lokal Anzeiger*, 13.2.1926, « Le lever du soleil sur la Turquie », exposé du Dr. Kühne.

<sup>58</sup> « Biz Türklerin en az benzediğimiz milletler, latin milletleridir. Biz fazla şimallyız (...) ». Faliş Rıfki : « Avrupa'daki Talebemiz » [Nos étudiants en Europe]. In : *Hakimiyet-i Milliye*, 15.10.1932.

<sup>59</sup> Article de Yusuf Ziya paru dans *İkdam* et cité dans *La République*, 16.11.1929.

<sup>60</sup> *Bulletins de la presse turque*, n° 49, 22.12.1926 – 31.01.1927, article du 23.12.1927.

Yunus Nadi, pour sa part, met en évidence le fait qu'en Allemagne, la langue anglaise est très répandue et que les établissements de commerce connaissent parfaitement les langues étrangères<sup>61</sup>. Revenant sur la position dominante du français en Turquie, il ajoute :

« Nous n'allons certes pas pousser les choses jusqu'à méconnaître les profits que nous avons tirés de la civilisation occidentale grâce à la langue française, mais il se trouve que la situation a changé depuis lors du tout au tout. Nous ne voulons point dire que nous ne devrions plus apprendre le français, mais il nous semble qu'il est déjà grand temps de proclamer que l'anglais et l'allemand ont pris le pas sur la langue française et l'emportent de loin sur cette langue (...) ».

Köprülüzade quant à lui estime que le français est nécessaire pour la littérature, tandis que l'anglais s'impose pour le commerce, et l'allemand pour les sciences<sup>62</sup>.

Dans la même perspective, Falih Rifki fait paraître un article intitulé « Nos étudiants en Europe » dans lequel il souligne le fait que jusqu'ici les efforts dépensés par les dirigeants de l'Empire ottoman et de la Turquie républicaine pour former des étudiants en Europe n'ont pas porté leurs fruits, pour trois raisons essentielles : le manque de planification, le manque de discipline et de contrôle, et enfin le fait que les autorités se soient trop concentrées sur la France<sup>63</sup>. L'auteur de l'article développe particulièrement ce dernier point, en mettant en valeur qu'il n'est pas question de nier le fait que le français « est une grande langue » et de minimiser « l'importance de la culture française ». Mais, selon lui, les Français eux-mêmes se plaignent de l'éducation latine.

Dans un article intitulé « La véritable Allemagne<sup>64</sup> », Mustafa Nermi revient sur les raisons de la méconnaissance de la culture allemande en Turquie, liée aux relations tardives développées avec l'Allemagne et à l'absence de propagande culturelle allemande en Orient :

« C'est ce qui fait que, souvent, nous connaissons le nom et les œuvres des plus petits des poètes français, tandis que nous ignorons absolument le nom même des véritables génies allemands. Ces erreurs devraient être redressées. La culture moderne ne veut pas dire seulement la culture française. »

En ce sens, le journaliste souligne par deux fois le fait qu'il est dangereux « d'apprendre à connaître une nation par les livres et les publications d'une autre ». Toutefois, poursuit-il, les moyens étaient trop limités pour connaître la culture allemande. Ainsi, peu de personnes connaissaient la langue allemande. Et, précise-t-il, « il était très dangereux de chercher à se faire une idée sur l'Allemagne par le moyen de livres français, ou par le canal de... l'Agence Havas. Mais que faire, nous étions tombés dans cette erreur ». Ainsi, M. Nermi met en valeur le fait

<sup>61</sup> Yunus Nadi, « Les langues vivantes ». In : *La République*, 18.09.1928.

<sup>62</sup> *Hayat*, 8.03.1928.

<sup>63</sup> Falih Rifki, « Avrupa'daki Talebimiz ». In : *Hakimiyet-i Milliye*, 15.10.1932.

<sup>64</sup> *La République*, 21.07.1930.

que les publications du philosophe Alfred Fouillée, par exemple, décrivent la langue allemande « sous une forme qui fait peur » et que « les œuvres des plus grands savants français, parues lors de la guerre générale, procèdent également du même ordre d'idées ». « Et pourtant, ajoute t-il, la science française doit à n'en pas douter le développement dont elle a profité depuis 50 années à l'influence allemande. Sans doute, cette situation ne constitue nullement une honte pour les Français ». Toutefois, M. Nermi met en valeur que les professeurs français dont il était l'étudiant à Paris en 1910 « parlaient avec une grande déférence de la science allemande et avouaient qu'une foule d'expressions allemandes n'avaient pas d'équivalents en français ». D'ailleurs, note t-il à la fin de son article, « les livres allemands, anglais ou italiens tiennent une grande place dans les bibliothèques des vrais savants français. Pourquoi ne ferions-nous pas la même chose ? Il faut bien dire à la jeunesse turque qu'il y a des mondes intellectuels bien plus grands que celui de la culture française ». Revenant également sur les fausses représentations de l'Allemagne, il écrit : « la plupart des livres français traitant des Allemands les qualifient d'avoir la tête dure, la faculté d'assimilation très pénible, d'être patients comme des animaux, grossiers, et de manquer d'éducation » alors que « les plus grands maîtres de la musique furent des Allemands », et que « les Allemands ont donné aux États-Unis d'Amérique des millions d'intellectuels, de savants, d'artistes et d'hommes d'État ».

Le défaut de l'Orient, selon M. Nermi, a été de ne « chercher son profit que d'un seul côté ». Ainsi, il est important de ne pas « s'attacher que d'un seul côté », mais bien plutôt de « faire comme l'abeille, qui butine sur chaque fleur ».

Lié à une situation politique conflictuelle, mais aussi pour des raisons culturelles, on observe donc chez certains intellectuels kémalistes une mise à distance de la culture latine. Pour ceux-ci, la culture latine représente l'occidentalisation totale et donc la perte de la culture turque. L'Allemagne, pour sa part, se distingue de la France ou de la Grande-Bretagne en ce qu'elle n'exporte pas sa culture, mais son savoir technologique. En ce sens, elle peut représenter un compromis.

#### *La revue Kadro et le courant allemand de la « révolution conservatrice »*

En 1932 paraît une nouvelle revue intitulée *Kadro*, rédigée par six intellectuels kémalistes, parmi lesquels Vedat Nedim (Tör) et Burhan Asaf (Belge), qui, comme l'on s'en souvient, ont tous deux étudié en Allemagne. Font également partie de ce groupe Şevket Süreyya [Aydemir], auteur plus tard de la biographie d'Enver pacha, et İsmail Hüsrev [Tökin], qui ont étudié à Moscou<sup>65</sup>. Tous ou presque ont fait partie du parti communiste turc interdit en 1925. Sept ans plus tard, en 1932,

<sup>65</sup> Voir à ce sujet Tekeli, İlhan ; İlkin, Selim, *Kadrocuları ve Kadro'yu anlamak*, op. cit., et Tükeş, Mustafa, « Kadro Dergisi » [La revue *Kadro*]. In : *Modern Türkiye'de Siyasi Düşünce*, vol. 2 : *Kemalizm*, İstanbul, İletişim Yayınları, 2002, pp. 464 – 476.

leur intention est de formuler une idéologie du kémalisme, et c'est à ce titre qu'ils font paraître la revue *Kadro*, jusqu'en 1935. L'audience de la revue est limitée et n'a pas d'impact sur le grand public. Mais dans les sphères du pouvoir, elle est l'objet de débats virulents sur l'étatisme et rencontrera une forte opposition de la part non seulement des libéraux, mais aussi de conservateurs comme Recep [Peker], qui l'accuseront de propagande communiste. Le groupe décidera alors de mettre fin à la parution.

Se référant à la fois à la NEP de Lénine, au modèle de l'économie soviétique planifiée et aux théoriciens de l'économie nationale et du socialisme d'État comme Friedrich List, Adolph Wagner et surtout Werner Sombart, les éditeurs de *Kadro* refusent le libéralisme économique. Tout en se démarquant des idées de Ziya Gökalp et des unionistes<sup>66</sup>, ils défendent la conception selon laquelle la bourgeoisie doit être contrôlée par l'État. À ce titre, ils mettent en avant la nécessité de trouver une troisième voie entre le capitalisme et le socialisme. Défendant l'étatisme économique, ils ne sont pas contre le secteur privé mais estiment que l'État doit décider où le secteur privé investit. L'opposition que le groupe rencontre bientôt ne se situe en fait pas sur le problème de l'étatisme, sur lequel les kémalistes sont en général d'accord, mais sur le statut qu'il faut lui donner, les opposants à *Kadro* défendant l'idée d'un étatisme provisoire qui doit aider au développement du secteur privé et de la bourgeoisie. Accusé de faire de la propagande communiste, le groupe finit par décider d'arrêter la publication.

Cette revue est le fruit d'une tentative qui touche à la compréhension du kémalisme lui-même. Pour notre sujet, les références nombreuses aux théoriciens de la révolution conservatrice en Allemagne sont évidemment intéressantes : pour la première fois peut-être, sur un sujet qui touche directement à la formulation de l'idéologie de l'État, des intellectuels turcs se réfèrent précisément à des auteurs allemands qu'ils connaissent bien, en particulier Werner Sombart<sup>67</sup>. En Allemagne, cet économiste renommé est proche du courant de la « révolution conservatrice », et fait partie de ces intellectuels qui, isolés ou en groupes, ont en commun, dès la fin de la Grande Guerre, de dénoncer le déclin de la civilisation et d'être antilibéraux et antidémocratiques. Arthur Moeller van den Bruck, Oswald Spengler, Ernst Jünger, Carl Schmitt forment les figures les plus connues de ce mouvement de réaction radicale, qui reste difficile à catégoriser, mais qui, dans son désir d'*Obrigkeit*, est en tout cas préfasciste<sup>68</sup>.

Werner Sombart, pour la revue *Kadro*, a à la fois constitué une référence et une justification : le fait qu'il ait mis en évidence la nécessité pour l'Allemagne d'avoir un dirigeant comme le Gazi, Mussolini ou Lénine, constitue sans aucun doute

<sup>66</sup> Türkeş, Mustafa, « *Kadro Dergisi* », *op. cit.*, p. 469.

<sup>67</sup> Türkeş, Mustafa, *Kadro Hareketi. Uluşcu Sol bir Akım* [Le mouvement Kadro. Un courant nationaliste de gauche], Ankara, İmge Kitabevi, 1999, p. 119.

<sup>68</sup> Dupeux, Louis, *Histoire culturelle de l'Allemagne, 1919 – 1960*, Paris, PUF, 1989.

une sorte de garantie<sup>69</sup>. L'économiste, dans *Die Zukunft des Kapitalismus*, estime en effet que pour mettre en place le programme économique nécessaire pour sortir de la crise, il faut « une volonté décidée », écrivant :

« Elle peut apparaître en tant que volonté individuelle comme dans le cas de Lénine, de Kemal pacha, de Mussolini, elle peut aussi être collective (...). Mais cette volonté doit être forte, unifiée, énergique et pourtant lucide (...). Qu'à notre pays échoit la grâce d'une telle volonté, c'est notre souhait à tous. Car nous sommes conscients que sans elle nous nous enfonçons dans le chaos<sup>70</sup>. »

En Allemagne, *Die Zukunft des Kapitalismus* a reçu un accueil favorable de la part d'économistes de gauche. L'auteur y propose un programme politique centré sur une économie planifiée et un système autarcique modéré, reposant sur une « union nationale » et la volonté d'un ou de plusieurs.

L'intérêt des intellectuels de *Kadro* pour les théories de Sombart se situent dans la recherche d'une troisième voie : ainsi, Şevket Süreyya note dans un article intitulé « À propos du concept de plan » (*Plan mefhumu hakkında*) : « Ce plan, est-il un concept d'économie nationale, ou bien est-il un concept économique socialiste (c'est-à-dire international) ? À notre avis, l'originalité de la nouvelle thèse de Sombart est de se situer juste au milieu ».

*Kadro*, dans son numéro du mois de juin 1932, fait également paraître une interview de Hans Zehrer. Cet ancien étudiant de Sombart est le directeur du mensuel *Die Tat*, une revue qui connaît un grand succès au début des années 1930<sup>71</sup>. Proche du courant de la révolution conservatrice, elle refuse la société de masse moderne, capitaliste et démocratique, et prône une économie autarcique et planifiée. Hans Zehrer se montre un admirateur convaincu du kéalisme, déclarant à la revue : « Le combat mené par les Turcs contre la domination étrangère constitue (...) la plus importante des révolutions menées après la Guerre », et ajoutant « votre révolution convient plus que l'union soviétique comme modèle pour les mouvements d'indépendance nationaux des autres colonies ou des autres semi colonies<sup>72</sup> ».

<sup>69</sup> Vedat Nedim, « Kadroyu teyit eden bir eser : Die Zukunft des Kapitalismus – Werner Sombart » [Une oeuvre qui renforce *Kadro* : L'avenir du capitalisme – Werner Sombart]. In : *Kadro*, n°5, mai 1932.

<sup>70</sup> Sombart, Werner, *Die Zukunft des Kapitalismus*, cité in : Lenger, Friedrich, *Werner Sombart, 1863 – 1941. Eine Biographie*, Munich, C.H. Beck Verlag, 1994, p. 351. (« Er kann als Einzelwille hervortreten wie im Falle Lenins, Kemal Paschas, Mussolinis, er kann auch kollektivwille sein (...). Aber stark muss dieser Wille sein, einheitlich-zielbewusst, und doch klar-sichtig (...). Dass unserem Vaterlande die Gnade eines solchen Willens beschieden sein möge, ist unser aller Wunsch. Denn wir sind uns bewusst, dass wir ohne ihn in das Chaos versinken »).

<sup>71</sup> Lenger, Friedrich, *Werner Sombart, 1863 – 1941, op. cit.*, p. 353.

<sup>72</sup> Cité in : Tekeli, İlhan ; İlkin, Selim, *Kadrocuları ve Kadro'yu anlamak, op. cit.*, p. 193.



Il resterait sans aucun doute à approfondir ce chapitre. Pour le moment, il nous importe de retenir que la revue *Kadro* témoigne pour la première fois peut-être d'une influence culturelle allemande qui échappe entièrement aux autorités politiques.

*L'Allemagne comme modèle de réussite scientifique et technologique*

Dans les faits, si l'Allemagne a représenté un modèle pour les kémalistes, c'est peut-être dans le domaine technologique et scientifique. À l'époque qui nous intéresse, en effet, les scientifiques et les techniciens allemands sont à la pointe du progrès. Ce sont eux qui construisent les dirigeables les plus performants, qui deviennent le symbole de la réussite technique de l'Allemagne. En 1924, un nouveau Zeppelin rallie sans escale Friedrichshafen à Lakehurst, près de New York, en un peu plus de 80 heures. Un nouveau modèle, d'une taille supérieure, fait le tour du monde en 1929, et survole le pôle Nord peu de temps après. Dans l'idée de battre les records de vitesse, ils construisent également un paquebot, le *Bremen*, qui gagne le « ruban bleu » lors de son voyage transatlantique inaugural de 1928. La même année, Opel construit la première automobile-fusée. En mars 1929, une station de radio de Berlin diffuse son premier programme de télévision. Ces réussites technologiques ont un effet psychologique énorme sur la population allemande et sur la conscience nationale, en proie à de sérieux doutes depuis le traité de Versailles, qui a en outre interdit à l'Allemagne de se doter d'une industrie aéronautique. Au vu de ces succès, l'Allemagne a bien la preuve qu'elle est encore capable de surpasser le reste du monde<sup>73</sup>.

Le monde, en effet, regarde avec admiration l'avancée technologique de l'Allemagne. Dans notre première partie, nous avons déjà évoqué le mythe du Zeppelin, qui avait fasciné les Ottomans et notamment Ahmed İhsan lors de son voyage en Allemagne. Celui-ci continue, dans les années 1920, à publier régulièrement des articles sur « le plus grand ballon du monde<sup>74</sup> ». Yunus Nadi, à son tour, découvre le Zeppelin lors de son long séjour en Allemagne en 1929, au sujet duquel il publie plusieurs articles dans *La République* du mois d'octobre.

Comme nous l'avons vu précédemment, les Turcs s'adressent à l'Allemagne dans le domaine de l'aviation, en confiant à l'entreprise Junkers la construction de l'usine de Kayseri, et à Lufthansa la mise en place d'une ligne postale entre Berlin et Istanbul. Yunus Nadi n'omet pas non plus de louer les progrès technologiques réalisés par les entreprises allemandes. À propos de Junkers, il écrit ainsi que « chaque victoire obtenue par le professeur dans le domaine scientifique est une gloire pour l'Allemagne et le germanisme », et parle de « révolution » effectuée par les établissements Junkers, qui ont découvert comment remplacer la benzine par

<sup>73</sup> Voir Laqueur, Walter, *Weimar. Une histoire culturelle de l'Allemagne des années 20*, op. cit., p. 37.

<sup>74</sup> Titre d'un article d'Ahmed İhsan paru dans le *Servet-i Fünun* du 11.10.1928.

de l'huile lourde pour les moteurs d'aéroplanes<sup>75</sup>. Sur la compagnie Lufthansa, il écrit quelques mois plus tard :

« La société allemande 'Luft Hansa' vient certainement à la tête des meilleures organisations similaires de l'Europe à l'heure où nous sommes. Elle est même la plus puissante de toutes ces organisations (...). Luft Hansa est une grande société qui assure les transports les plus réguliers et les plus rapides non seulement dans l'intérieur du Reich, mais aussi entre l'Allemagne et tous les autres pays du monde, et qui travaille avec une ardeur constante. »

Saluant les négociations qui se déroulent entre l'entreprise allemande et le gouvernement turc pour mettre en place une ligne régulière Berlin – Istanbul, il mentionne l'autorisation d'un premier essai, dont la durée de vol sera de 9 heures, commentant :

« L'appareil de Luft Hansa partira d'ici nuitamment (à 3h) et prendra terre demain (à midi) à Constantinople, ce qui fait qu'il franchira en moins d'un jour une distance de plus de 2000km. Inutile d'expliquer ici autrement l'importance d'une telle vitesse. C'est là un trajet que les meilleurs express mettraient trois jours à parcourir et qu'une voiture suspendue ou un fiacre ordinaire effectuerait en trente ou quarante jours. »

Yunus Nadi conclut son article en souhaitant que de jeunes gens turcs choisis par le gouvernement viennent se former en Allemagne, ajoutant :

« Le service aérien que 'Luft Hansa' commence à établir nous offre déjà une occasion propice. Les Allemands professent en général de l'estime et de l'amour vis-à-vis des Turcs, et je pourrais dire sans crainte d'erreur que l'initiative présente de 'Luft Hansa' est due pour une large part à ces mêmes sentiments à notre égard<sup>76</sup>. »

Dans le domaine de la science et de l'éducation, l'Allemagne est également fréquemment citée en exemple. Si, comme dans les années précédentes, la plupart des articles rappellent inlassablement le rôle que l'université allemande a joué dans la mise en place du nationalisme<sup>77</sup>, certains journalistes s'intéressent cependant à la situation contemporaine.

En août 1929 paraît ainsi dans *La République* un article sur le statut d'étudiant en Allemagne<sup>78</sup>, qui s'attache à montrer à quel point l'Allemagne a compris l'importance des étudiants :

« Un prestige tout particulier s'attache au mot *Student* en Allemagne. L'idée de l'élite intellectuelle, technique et politique lui est inséparablement unie (...). Il n'est pas difficile de se faire une idée de la portée de ce rôle pour un peuple aussi cultivé et aussi industriel que les Allemands : l'Étudiant est, tour à tour, le savant ou l'ingénieur de demain, qui contribuera au maintien du génie national, qui se mettra à la tête de la puissante in-

<sup>75</sup> Yunus Nadi, « Une révolution dans l'aviation ». In : *La République*, 1.06.1929.

<sup>76</sup> Yunus Nadi, « De Berlin à Constantinople en un jour ! ». In : *La République*, 24.10.1929.

<sup>77</sup> Voir par exemple un article de Yusuf Akçura paru dans la revue *Türk Yurdu* en avril 1925. En avril 1929 encore, Ahmed Refik traduit dans la revue *Hayat* des extraits d'un ouvrage de l'historien et du pédagogue Ernest Lavisse soulignant la fonction nationale des universités allemandes.

<sup>78</sup> « Le rôle et l'importance de l'étudiant en Allemagne ». In : *La République*, 29.08.1929.

dustrie (...). C'est également l'homme d'État de demain : aussi le côté social et politique n'est-il pas négligé (...)».

Les Allemands, poursuit le journaliste, ont reconnu les premiers que l'étudiant est exposé à des difficultés financières et c'est dans cette perspective qu'il a à sa disposition des bourses, des logements, une carte d'étudiant lui permettant d'avoir des réductions dans les magasins comme au théâtre. Surtout, il bénéficie de l'assurance-maladie gratuite, la *Krankenkasse*. Par surcroît, les étudiants allemands exercent tous un sport, dans l'idée d'un « tout harmonieux ». Ainsi, conclut le journaliste, « c'est là une admirable preuve de cette vérité que plus on libère les étudiants des conditions dures de la vie, plus on contribue au développement intellectuel et physique d'une nation ».

L'éducation sportive est également un aspect que les kémalistes, qui veulent former une jeunesse saine et dévouée à la nation, n'oublie pas, à un moment justement où le sport, en Allemagne, devient réellement populaire<sup>79</sup>. Selim Sırrı [Tarcan], l'introducteur de l'éducation sportive et de la gymnastique dans l'Empire ottoman et en Turquie, suit avec attention le développement de la gymnastique en Allemagne et y fait même étudier ses filles<sup>80</sup>. En septembre 1928, il écrit pour *La République* un article sur le nu sportif, qu'il qualifie de retour à la nature<sup>81</sup>. En juillet 1930, Abidin Daver visite l'école dans laquelle les filles de Selim Sırrı ont été formées, et publie un article pour *La République* qui précise que l'ambassadeur Kemaleddin Sami pacha s'est lui-même engagé pour qu'elles puissent y étudier<sup>82</sup>. L'école Anna Hermann, y apprend-on également, forme près d'une centaine de jeunes filles à l'enseignement sportif. Enthousiasmé par cette institution, Abidin Daver rejette les critiques émises par « certains médecins à Stamboul », préférant mettre l'accent sur la nécessité de l'éducation sportive.

#### 4. *Regards turcs sur la situation politique en Allemagne de 1929 à la veille de la prise du pouvoir par Hitler*

Dans les années suivant le début de la crise mondiale, la presse turque, dans l'ensemble, fait paraître des articles plaidant pour une compréhension de la situation de l'Allemagne. L'évacuation de la Rhénanie à l'été 1930 est saluée comme étant une décision juste et qui aurait dû se produire plus tôt<sup>83</sup>. Par ailleurs, les

<sup>79</sup> Laqueur, Walter, *Weimar. Une histoire culturelle des années 1920*, op. cit., pp. 47 – 48 et Richard, Lionel, *La vie quotidienne sous la République de Weimar (1919 – 1933)*, Paris, Hachette Littératures, 1983, p. 230.

<sup>80</sup> Voir l'annexe biographique.

<sup>81</sup> Selim Sırrı bey, « Les impressions de voyage de Selim Sırrı bey ». In : *La République*, 22.09.1928 et 25.09.1928.

<sup>82</sup> Abidin Daver, « Les écoles de culture physique en Allemagne ». In : *La République*, 2.07.1930.

<sup>83</sup> Zeki Mesut, « Ren Havzasının Tahliyesi » [L'évacuation du bassin du Rhin]. In : *Milliyet*, 6.07.1930 et Yunus Nadi, « L'évacuation de la Rhénanie ». In : *La République*, 10.07.1930.

premiers signes de la crise politique du Reich sont attribués par un certain nombre de journalistes à la politique intransigeante des Alliés dans la question des réparations. Pour Mahmud [Soydan], l'Allemagne, en juillet 1930, est en train de se reconstituer mais est divisée en deux courants. Soulignant que le courant pacifiste y est dominant, il note :

« Mais il y a une autre vérité : quelque fort que soit le désir d'union et de paix d'une nation condamnée à verser chaque année 80 millions de livres anglaises, cette nation ne supportera pas longtemps cette douleur et voudra à la première occasion se libérer et se secouer des chaînes de cette condamnation<sup>84</sup>. »

Le résultat des élections législatives qui se déroulent en Allemagne en septembre 1930 à la suite de la dissolution du *Reichstag* par le chancelier Brüning inquiète les observateurs turcs, ainsi que le montrent les articles publiés dans la rubrique « Revue politique » du journal *La République*, écrits par le journaliste Muharrem Feyzi [Togay]. Le 19 septembre, celui-ci note que « l'avènement au pouvoir d'un gouvernement extrémiste n'est pas à souhaiter tant au point de vue de la politique extérieure que de la politique intérieure de l'Allemagne ».

Quelques jours plus tard, le 25 septembre, il estime que les bruits qui courent selon lesquels la révolution est sur le point d'éclater en Allemagne ne sont pas fondés, précisant toutefois que « les fascistes sont plutôt enclins à détruire qu'à réparer. Ils ont pour programme de renverser le régime actuel, de priver les Juifs de leurs droits administratifs, financiers et politiques et de rejeter purement et simplement le Traité de Versailles et la question des réparations », ajoutant que « le passé des dirigeants du parti fasciste n'est pas bien édifiant non plus », et concluant que « la situation est en tous cas trouble et incertaine ».

Mais quatre jours plus tard, le 29 septembre, dans un article intitulé « L'Allemagne nouvelle », le journaliste adopte un ton plus rassurant : « Le fait que le nombre des députés fascistes a décuplé au Reichstag ne signifie point que les chances de voir l'anarchie s'établir en Allemagne ont également augmenté, c'est peut-être tout le contraire... ». Le parti fasciste, continue-t-il, a été choisi par « cinq millions d'électeurs tous jeunes et actifs, qui ont eu à supporter depuis dix ans toutes les conséquences de la guerre terrible qui a dévasté leur pays (...). Si la jeunesse n'avait donné dans le fascisme, elle aurait été entraînée par le communisme. » En ce sens, il précise :

« Cette éventualité n'est heureusement pas à craindre, et on estime que les fascistes disposeront d'une majorité écrasante lors des prochaines élections. On s'attend à voir la jeunesse allemande briser les fers dont l'ont chargée les pays vainqueurs. On croit même que l'Autriche s'unira à l'Allemagne et que les trois millions de hongrois séparés de la mère patrie se tourneront vers l'Allemagne. »

Muharrem Feyzi mentionne sur ce point les prises de position du journaliste anglais Lord Rothermere, qui « est convaincu que l'Allemagne et la Pologne s'en-

<sup>84</sup> Mahmud, « İki Politika » [Deux politiques]. In : *Milliyet*, 27.07.1930.

tendront pour s'opposer à l'envahissement bolchéviste » et qui « a conseillé à l'Angleterre de rendre ses colonies à l'Allemagne et de tendre vers elle une main amie », concluant : « Ce conseil est digne d'être pris en sérieuse considération, étant donné par un germanophobe notoire ». En fait, d'après nos recherches, ce journaliste anglais est plutôt connu pour avoir plaidé pour un rapprochement entre l'Angleterre et l'Allemagne. Quoiqu'il en soit, ces articles montrent bien que les observateurs turcs, à cette date, sont partagés dans leurs jugements : certains estiment que les extrémistes risquent d'affaiblir le Reich, d'autres voient en eux l'expression d'un rejet du système international qu'ils dénoncent eux-mêmes, montrant une certaine compréhension à l'égard de la montée du fascisme, auquel ils attribuent la responsabilité aux alliés, et en particulier à la France.

En juillet 1931, un article, paru dans le *Hakimiyet-i Milliye* et repris dans *La République*<sup>85</sup>, estime que « l'Allemagne peut, sans conteste, servir aujourd'hui de poids à l'Europe dans le domaine de l'économie et de la culture, tout comme l'Italie le fit à l'époque de la renaissance et comme la France au XVIIIe et au XIXe siècles ». L'auteur poursuit en mettant en évidence que l'Allemagne, malgré le fait qu'elle ait perdu la guerre, qu'elle ait été « dépouillée de ses colonies », qu'elle n'ait plus d'armée ni de flotte et qu'elle ait été occupée et « écrasée sous le poids d'une lourde charge de dettes », continue pourtant « à se maintenir ferme comme un roc au sein de l'Europe ». Cette force, poursuit l'auteur, elle la puise « dans sa méthode rationnelle de travail, dans sa puissance créatrice et organisatrice ». Cependant, ajoute-t-il, « il existe aujourd'hui une puissance qui ne peut souffrir de voir une nation vaincue témoigner, malgré tout, d'une telle vitalité ; cette puissance, c'est la France » qui, dénonce-t-il, a asservi le Maroc, l'Algérie et la Tunisie et qui est désormais contre l'Allemagne, à laquelle elle refuse des crédits, ajoutant : « Le but visé est de détruire l'indépendance politique de l'Allemagne et d'en faire un pays soumis à la France ». L'auteur en conclut que même si les autres pays qui ont des intérêts financiers avec l'Allemagne comme les États-Unis, l'Italie ou l'Angleterre ne toléreront pas cette politique française, il faut espérer « que l'exemple de l'Allemagne ouvrira les yeux de nos libéraux qui ne voient aucun danger dans les emprunts et les capitaux étrangers ». Cet article fait certainement référence aux accusations portées contre la France, à tort semble-t-il, de manœuvres bancaires contre la banque autrichienne Kredit-Anstalt, qui s'effondre en mai 1931<sup>86</sup>.

Devant la progression du parti nazi, les observateurs turcs, inquiets, continuent toutefois d'espérer que cette situation ne sera que provisoire : en mars 1932, Zeki Mesud qualifie Hitler « d'aventurier » (*sergüzeşt*) dont tout le monde ignore le programme politique, mais derrière lequel la jeunesse se rassemble, n'ayant pas d'autre perspective. Pour autant, il estime qu'Hitler joue le rôle « d'épouvantail » (*korkuluk*)

<sup>85</sup> « L'intransigeance de la France ». In : *La République*, 28.07.1931.

<sup>86</sup> Voir à ce sujet Girault, René ; Frank, Robert, *Turbulente Europe*, op. cit., p. 171.

et de « bouclier » (*siper*) et que bientôt son propre mouvement le renversera et trouvera « d'autres chemins et d'autres principes menés par d'autres chefs<sup>87</sup> ».

Quelques mois plus tard, après les élections législatives du 6 novembre, le même auteur, mettant en valeur le fait que le parti nazi a perdu des voix, écrit que cette défaite, même si elle est relative, montre que Hitler n'a pas su profiter de son succès, et que les nationalistes sont en train de se rapprocher du chancelier von Papen et de son ministre von Schleicher, concluant : « Les grands chefs sont ceux qui savent qu'on ne leur donnera pas le pouvoir, et qui le prennent<sup>88</sup> ».

Si la plupart des journalistes kémalistes se montrent méfiants par rapport à Hitler, ils ne critiquent pas la politique des régimes présidentiels instaurée par Brüning, von Papen ou von Schleicher, qui leur paraît au contraire justifiée. Tous soulignent le fait que l'Allemagne a besoin d'un chef, comme par exemple Falih Rifki, qui, dans un article de la fin du mois de novembre 1932, estime qu'il manque d'un « grand homme » depuis la mort de Rathenau et de Stresemann<sup>89</sup>. Surtout, il juge que le projet de Hindenburg de modifier le droit de vote est justifié, car, écrit-il, « réduire le droit de vote, supprimer des électeurs ne veut pas dire condamner à l'immobilisme les gens auxquels on a pris le droit de vote ». À une époque où la manière de gouverner de Mustafa Kemal devient clairement autoritaire, et à un moment où Ankara impose toujours plus la turcification de toute l'Anatolie, d'autres vont jusqu'à justifier l'antisémitisme comme étant un combat nécessaire à la nation allemande<sup>90</sup>.

Dans l'ensemble, les observateurs kémalistes veulent croire que l'Allemagne traverse une crise passagère, et prennent position contre les jugements que la France en particulier a envers l'Allemagne. En décembre 1932 encore, un mois avant la nomination de Hitler comme chancelier, un long article paru dans le *Hakimiyet-i Milliye*<sup>91</sup> met en évidence que l'Allemagne traverse un moment d'hésitation, mais qu'elle reste une grande nation :

« Le fait que l'Allemagne n'a aujourd'hui toujours pas pu instaurer de régime stable ne doit-il pas plutôt être attribué à la richesse de ses idées qu'à un trouble de son esprit ? Plus un cerveau est riche, évolué, consolidé, plus il hésite dans ses choix, ses préférences et ses décisions. »

Son propos est de critiquer le regard que les Français portent sur la littérature allemande, dont, selon lui, ils choisissent les exemples les plus faibles en affirmant qu'ils représentent l'Allemagne d'aujourd'hui. Le journaliste revient ainsi sur le

<sup>87</sup> Zeki Mesut, « Hitler hareketinin manası » [La signification du mouvement d'Hitler]. In : *Hakimiyet-i Milliye*, 30.03.1932.

<sup>88</sup> Zeki Mesut, « Hitler'in Yıldızı Sönüyor mu ? » [L'étoile d'Hitler est-elle en train de s'éteindre ?]. In : *Hakimiyet-i Milliye*, 10.11.1932.

<sup>89</sup> Falih Rifki, « Alman Çıkmazı » [L'impasse allemande]. In : *Hakimiyet-i Milliye*, 27.11.1932.

<sup>90</sup> Bozarıslan, Hamit, *Histoire de la Turquie contemporaine*, Paris, Editions La Découverte, 2004, pp. 40 – 41.

<sup>91</sup> Reşat N. Nuri, « Almanya'ya Dair » [À propos de l'Allemagne]. In : *Hakimiyet-i Milliye*, 12.12.1932.

roman d'Erich Kästner, *Fabian*, que les Français saluent comme une œuvre majeure de la littérature allemande, au lieu de mentionner Thomas Mann, pourtant plus à même de refléter l'esprit allemand :

« Par exemple, pour quelles raisons ne reconnaît-on pas un écrivain tel que Thomas Mann, qui est l'équilibre même, qui représente la solidité de l'esprit allemand, comme pouvant être le traducteur de l'état d'esprit qui domine dans son pays, tandis que l'on accepte qu'un écrivain de troisième degré qui décrit les bassesses d'un milieu déterminé et limité représente l'esprit allemand ? Parce que, tout simplement, au lieu de chercher la vérité où elle se trouve, nous choisissons la vérité selon nos critères et cherchons des preuves qui la renforcent : ainsi chacun a sa propre vérité. »

Pour mémoire, Erich Kästner, avant de devenir célèbre pour ses livres pour enfants, a écrit des poèmes mis en chanson et des textes parodiques traitant de la vie moderne, de la technique, du petit monde des bureaux, et était très populaire dans les couches moyennes, adoptant une perspective qui correspondait bien à l'atmosphère de crise<sup>92</sup>. Le roman dont il est question dans cet article, *Fabian*, a pour thème l'impasse dans laquelle les intellectuels de gauche allemands se trouvent par rapport à un État qui se soustrait de plus en plus au soutien républicain et démocrate. Il met en scène un antihéros, à l'origine éditeur, qui se trouve la plupart du temps au chômage et peut ainsi à loisir observer les Berlinoises, et qui meurt en tentant de sauver un enfant tombé à l'eau qui parvient à regagner la rive, tandis que lui-même meurt, ne sachant pas nager.

Pour le journaliste, le fait que les Français retiennent le roman *Fabian* comme représentatif de la culture allemande est lié à la représentation qu'ils se font de l'Allemagne :

« *Fabian* n'est pas un livre dont la qualité vous dévoilera l'esprit d'une nation qui a fait naître Kant et Nietzsche. Le fait que les écrivains français, qui suivent avec attention les manifestations de l'esprit allemand, considèrent *Fabian* comme un document important de la jeune Allemagne et l'applaudissent comme une œuvre de valeur tant de ce point de vue que du point de vue littéraire, est représentatif de toutes les pensées troubles du mystère des relations franco-allemandes ».

<sup>92</sup> Richard, Lionel, *La vie quotidienne sous la République de Weimar*, p. 217.

